



ADR PRODUCTIONS PRÉSENTE

KIGALI

des images CONTRE un
MASSACRE



UN FILM DE Jean-Christophe Klotz





ADR PRODUCTIONS ET SOPHIE DULAC DISTRIBUTION présentent

45ème Semaine Internationale de la Critique – CANNES 2006

KIGALI

des images CONTRE un
MASSACRE

UN FILM DE **JEAN-CHRISTOPHE KLOTZ**

UNE COPRODUCTION ADR PRODUCTIONS, KTO, INA EN ASSOCIATION AVEC ARTE FRANCE ET CAPA
AVEC LE SOUTIEN DU CNC, DE LA PROCIREP - SOCIÉTÉ DES PRODUCTEURS ET DE L'ANGO-AAGICOA



SORTIE EN SALLES LE 15 NOVEMBRE 2006

FRANCE / 2005 / COULEUR / 1H34 / VISA D'EXPLOITATION N° 110 468
VIDEO / DOLBY SRD / 1,85 / VOSTF

PRESSE : Chloé Lorenzi
177, rue du Temple 75003 Paris
01 42 77 00 16 info@makna-presse.com

SOPHIE DULAC DISTRIBUTION - Michel Zana
30, av. Marceau 75008 Paris
Tél. : 01 44 43 46 00 – Fax : 01 47 23 08 02

PROGRAMMATION/PROMOTION - Fleur Delourme – Tél. : 01 44 43 46 05/04
www.sddistribution.fr

SYNOPSIS



Juin 1994.

KIGALI

la capitale du Rwanda,

est livrée aux massacreurs des

milices extrémistes hutues et de

l'armée rwandaise.

Lors de l'attaque d'une paroisse où sont retranchés une centaine de réfugiés, Jean-Christophe Klotz, à l'époque reporter-caméraman, est atteint d'une balle à la hanche.



Dix ans plus tard, il retourne sur les lieux avec ses images pour retrouver la trace des éventuels survivants et de ses éphémères « compagnons de route ».





NOTE D'INTENTION DU RÉALISATEUR

Le 8 Juin 1994, un événement est venu bousculer ma vie. Alors que j'avais tourné plusieurs reportages pour tenter d'alerter l'opinion sur les massacres commis par les extrémistes hutus du Rwanda, je fus moi-même pris dans l'un de ces massacres, à Kigali. Grièvement blessé à la hanche, je ne dois mon salut qu'à la providence, et au fait que j'étais journaliste occidental.

C'est deux jours après mon évacuation à Paris, à la mi-juin 1994, que j'ai appris que les miliciens avaient réattaqué la paroisse de Blanchard pour exécuter la plupart des réfugiés. Je revoyais les regards des gamins que j'avais filmés depuis plusieurs semaines, là, sur l'écran de télévision de ma chambre d'hôpital. C'étaient mes images qui étaient rediffusées, cette fois non pour dénoncer mais pour froidement annoncer leur mort, au journal de 20 heures.

La paroisse, les regards des réfugiés... Pour moi, ce sont les images du génocide, l'histoire même du génocide. Nous y étions, nous avons filmé, nous avons raconté. Nous aurions pu faire quelque chose, et nous n'avons rien fait.

Le lendemain de la diffusion de mes images, le gouvernement français annonçait le lancement de l'« Opération Turquoise », officiellement « pour mettre fin aux massacres ». Mais lorsque la France décide enfin d'envoyer ses troupes, les massacres sont déjà terminés. Non seulement l'opération a été lancée pour des raisons largement médiatiques mais surtout elle a permis aux cadres du génocide de fuir à l'étranger pour pouvoir continuer le combat dans une totale impunité.

Ces images pour lesquelles j'avais risqué ma vie, sont celles-là mêmes qui allaient désormais servir à justifier l'opération militaire française.



Dix ans plus tard, je suis retourné à Kigali. La chronique de ce « retour à Kigali » constitue le fil conducteur de ce film. J'avais emmené avec moi quelques images que j'avais filmées en 1994 pour les montrer aux habitants du quartier de la paroisse du Père Blanchard, à Nyamirambo. J'espérais retrouver un survivant, comprendre ce qu'il s'était passé, pourquoi on n'avait pas su l'empêcher. Revoir des images, réouvrir les plaies.



Peu à peu, à la vision de ces images, les langues se sont déliées. Les différents témoins qui prennent la parole tout au long du film sont des hommes et des femmes que j'ai rencontrés sur place durant le génocide de 1994. Tous ont été directement confrontés au drame rwandais. Tous ont été marqués à vie. C'est le cas des rescapés rwandais, bien entendu, mais également des volontaires d'organisations humanitaires, des soldats professionnels, des missionnaires. C'est aussi le mien. Avoir vu de mes yeux des squelettes de nourrissons coupés en deux, avoir marché sur des restes humains avec comme forme d'excuse la caméra rivée là, sur mon épaule, avoir envisagé de me cacher au milieu de cadavres sont des expériences qui ont provoqué en moi une onde de choc qui poursuivra sa course encore de longues années.

Quelques heures avant mon retour à Paris, lors du tournage de ce film, j'ai retrouvé toute une petite famille que j'avais filmée chez Blanchard en 1994 et qui avait miraculeusement survécu à l'attaque. Alors que nous regardions mes rushes de 1994 pour retrouver des images de cette famille, un jeune garçon s'est joint à nous. On lui avait toujours dit qu'il était l'un des deux seuls survivants du massacre. Son regard, sombre, s'est peu à peu éclairé lorsqu'il a compris que dans le petit groupe qui s'était formé autour de nous, d'autres survivants étaient là, et se reconnaissaient chacun leur tour sur les images.

L'éclat de son regard n'a duré que quelques instants. Je crois que ce sont ces quelques instants qui me donnent la force de continuer à filmer.



ENTRETIEN AVEC LE RÉALISATEUR

Dans quelles circonstances avez-vous tourné au Rwanda, en 1994, les images qui sont au coeur de votre film ?

J'étais un « journaliste reporter d'images » à l'agence Capa. Entre 1987 et 1994, j'avais « couvert » notamment les révolutions en Europe de l'Est, puis la guerre en ex-Yougoslavie. Mais petit à petit, je voyais les agences indépendantes entrer dans des logiques d'entreprise, toujours plus éloignées de l'artisanat et relevant davantage d'un processus industriel. Nous étions devenus des sous-traitants, travaillant dans une sorte de schizophrénie, où nous essayions de faire notre métier honnêtement tout en nous conformant à une demande qui tirait dans un autre sens. Malgré tout, j'avais l'impression de pouvoir garder mes distances avec la télé-spectacle et sa manière de substituer l'émotion à l'information. Mais j'étais aussi conditionné par la recherche du scoop, et quand le génocide a débuté au Rwanda, en avril, c'est ce réflexe qui m'a donné envie d'y partir. De façon assez symptomatique, on avait commencé à Capa par tourner un « 24 heures »* sur les expatriés évacués et leur première journée en France. C'était un moyen, croyions-nous, de parler de ce qui se passait. C'est dire à quel point on était à côté de la plaque. Mais j'ai compris, en parlant avec ces gens, qu'il se passait quelque chose d'une dimension terrible. J'ai appris aussi que deux Français étaient restés sur place, dont un prêtre, le père Blanchard, qui protégeait des civils, dont de nombreux enfants – et la télévision aime les enfants. Bernard Kouchner voulait se rendre sur place pour tenter de mettre fin aux massacres, et il savait que sa visite ne prendrait une portée publique que s'il y avait une caméra pour la relayer à l'opinion. Il a proposé de m'emmener. Lors d'une halte dans un village, j'ai commencé à filmer. Il y avait des corps disséminés dans l'herbe, et un homme nous a guidés jusqu'à une école, me demandant de continuer à tourner. Mais je n'ai pas pu. L'école était pleine de cadavres, hommes, femmes et enfants massacrés.

*Ancienne émission de reportage sur Canal +, dont le principe était de suivre un même événement 24 heures durant, sous différents angles.



C'est le premier instant pour moi où le mythe de l'image s'est écroulé. On avait su ce qui allait se passer, mais on avait quand même retiré les troupes de l'ONU, on avait laissé faire sciemment. Et maintenant, il me restait à filmer tous ces morts.

Mais vous avez remis la caméra en route, un peu plus tard...



Nous étions encore confiants dans la possibilité d'agir. J'ai tourné à la mission du Père Blanchard, où les réfugiés étaient entassés partout. Le prêtre a accepté de témoigner, espérant que cela pourrait contribuer à faire bouger les gouvernements. Je suis rentré à Paris monter mes reportages. Et puis l'agence m'a proposé presque aussitôt d'y retourner. Le Rwanda était devenu une « histoire » pour la télévision. On était déjà au mois de juin. Des journalistes partaient, des ONG organisaient des missions. J'ai réussi à me greffer sur l'une d'elles. En arrivant, je suis retourné voir le Père Blanchard et presque tout de suite, la mission a été attaquée. Je me tenais derrière une porte, des miliciens exigeaient d'entrer. Ils ont tiré à travers le bois et j'ai été blessé. On m'a évacué avant l'assaut final, qui n'a eu lieu que deux jours plus tard.

Je restais conscient et j'ai essayé de persuader les journalistes qui se précipitaient pour m'interviewer de courir sur place pour sauver ceux qui pouvaient l'être encore. Mais personne n'y est allé, c'était trop dangereux. Et puis, comme le résume avec une terrible franchise la journaliste italienne que j'ai retrouvée dix ans après, c'était moi, le « bon sujet » du jour pour le 20 heures. Quelques dizaines supplémentaires d'enfants rwandais massacrés, c'était devenu « ordinaire », en deux mois de génocide. Le passage du témoin ne s'est pas fait.



Souscrivez-vous aux accusations qui ont été formulées depuis contre la France et son rôle de soutien aux génocidaires ?

Je n'en sais que ce qui en a été révélé. De l'Opération Turquoise, qui s'est accompagnée d'une opération de relations publiques largement fallacieuse, on peut tout au plus espérer qu'elle a sauvé 30 000, 50 000 personnes (à rapporter aux 800 000 morts minimum du génocide) ce qui n'est évidemment pas négligeable, mais elle a également permis aux tueurs de se fondre dans la masse des Hutus en fuite. Ce dont je parle dans *Kigali...*, c'est de la façon dont cette expérience a changé ma vision de mon métier, comment la noble cause du reporter se heurte à la pratique où trop souvent, soit on ne sert à rien, soit, au pire, on contribue à fabriquer des leurres. Dans notre pays démocratique, l'armée a fait exactement ce qu'elle a voulu faire.

Cela signifie-t-il que vous ne croyez plus au témoin ?



Au contraire, c'est fondamental qu'il y ait des témoins. Si on n'arrive pas à arrêter un événement, on peut au moins le raconter. Ce qui a été dit sur le Rwanda, même a posteriori, était indispensable. Mais pour risquer sa peau, il faut que cela ait un sens. Or, de plus en plus, la télévision fait du produit de série, formaté, prévisible, où la singularité du regard, l'oeil du témoin, n'a plus sa place. En faisant ce film, je voulais proposer une métaphore de notre rapport au monde, fantasmé et désincarné, qui passe par ce filtre télévisuel biaisé. On délègue des porteurs de caméras pour se donner l'illusion d'agir, d'être présents, mais c'est un vaste mensonge. J'ai raconté cette histoire de l'intérieur, du point de vue du témoin, ce papillon face à la flamme : trop près de la réalité, on se brûle. Trop loin, on reste irrémédiablement extérieur.

« C'est le premier instant pour moi où le mythe de l'image s'est écroulé. »





Quels sont vos projets à venir ?

Je prépare mon premier long-métrage pour le cinéma, *Les Zones Turquoises* (production Les Films du Poisson). C'est un scénario sur lequel je travaille depuis environ 8 ans, et qui s'inspire de la même expérience qui a donné naissance à *Kigali, des images contre un massacre*.

Pourquoi ce deuxième film, alors que vous avez déjà réalisé un documentaire à ce propos ?

En réalité, j'ai lancé les deux projets simultanément. Je me disais que j'allais parvenir à mener à terme l'un ou l'autre, le documentaire ou la fiction. Et finalement, les deux projets ont pu se monter. Comme s'ils étaient devenus peu à peu indissociables.

Il s'agit en fait d'un seul projet, qui a deux versants. Il est né de cette impossibilité que j'ai ressentie au Rwanda - que j'évoque dans le documentaire - à décrire le monde de manière frontale, journalistique. De cette impossibilité naît ce besoin de cinéma, qui s'est d'abord exprimé par mon documentaire, qui est déjà une tentative de parler d'une réalité de manière impressionniste. L'étape suivante, sur laquelle je travaille actuellement, consiste à essayer d'entrer de plain-pied dans la fiction.

Il s'agit de la reconstitution de votre histoire ?

Disons que mon expérience a été le point de départ de l'histoire. Et puis, peu à peu, j'ai réussi à me détacher du personnage principal, celui d'un jeune homme, journaliste, qui croyait connaître le monde et qui progressivement perd pied au contact d'une réalité qui le dépasse. En essayant de s'approcher au plus près de la tourmente du monde, il sera brûlé et transformé à jamais. Ce jeune homme, ce n'est pas moi. Il s'agit d'une histoire. En revanche, j'ai vraiment essayé de puiser dans mon humanité la matière du film, de traduire en fiction, en histoire, en émotions, en sensations, des idées que j'exprimais jusqu'à présent sous la forme de discours.

C'est évidemment un processus long, qui a nécessité un grand nombre de versions successives du scénario, et la collaboration de plusieurs personnes qui m'ont poussé à faire peu à peu tomber mon costume de journaliste, pour aller au fond de ma sincérité. J'ai beaucoup travaillé en ce sens avec Emmanuel Finkiel (réalisateur du magnifique film *Voyages*, Yves Thomas (scénariste de *Saint-Cyr*), et surtout Antoine Lacomblez, scénariste, qui m'a aidé dans toute la dernière ligne droite de l'écriture.

propos recueillis par Irène Berelowitch pour ARTE Magazine



« De cette impossibilité naît ce besoin de cinéma... »





JEAN-CHRISTOPHE KLOTZ

Diplômé du Centre de Formation des journalistes de la rue du Louvre à Paris (CFJ- section reporter d'image). Licencié en Sciences économiques et en Sciences de l'information et de la communication (Paris-II).

Auteur et réalisateur de notamment :

*Les Zones Turquoises, long-métrage en préparation (tournage prévu printemps 2007 / Les Films du Poissons)
Zita Cabello, une femme contre l'oubli (64 mn, Odyssée 2003)
Amnesty contre Amnésie (52 mn, France 2 / Capa, 2001)
Festival (110 mn, ARTE - Capa, 1999)
Voyage au Caucase, dans la série «Voyage, Voyages» (Arte / Point du Jour 1998).
Les Lutins du Docteur Williams (26 mn, ARTE / Point du Jour, 1998)
Cosaques ! (52 mn, France 3 « les Cinq Continents »)
Le Rêve Américain (52 mn, avec Christine Ockrent et Jérôme Caza, France 2)
Etre né quelque part (90 mn, Capa / Canal Plus)*

Co-auteur et caméraman de :

*24 Heures à Sarajevo (52 mn, Capa / Canal Plus).
San-Francisco Génération Sida (52 mn, Capa / Canal Plus)
Görlitz- les portes du paradis (52 mn, Capa / Canal Plus)
Famine-Fatigue (52 mn, La Sept, avec Patrice Barrat et Gonzalo Arijon)*

Auteur, réalisateur et caméraman de nombreux grands-reportages liés à l'actualité internationale (1987-94), dont notamment :

*Rwanda : la vie en sursis (France 2- «Envoyé Spécial»), nominé au Prix Albert Londres 1995.
Jérusalem : de part et d'autre du mur (« Reporters » - La Cinq)
Mogadiscio à l'agonie (Capa/TF1)
Doïna Cornéa, éternelle dissidente (La Cinq et Point du Jour)*



Réalisation	Jean-Christophe Klotz
Image	Jean-Christophe Klotz Olivier Raffet / Antoine Roux
Montage	Catherine Zins
Mixage	Myriam René / Laurent Thomas
Musique originale	Jean-Christophe Klotz
Production	ADR Productions Pascal Verroust
Production exécutive	Jennifer Sabbah
Distribution	Sophie Dulac Distribution

En coproduction avec

KTO / Natalia Glisenti - INA /Anne Schuchman
CAPA / Nathalie Leyendecker - ARTE France
Unité de Programme Thierry Garrel / Pierrette Ominetti
Chargée de programmes : Delphine Coulin

Avec le soutien du CNC,
de la PROCIREP - société des producteurs et de l'Angoa-Agicoa



Sophie Dulac Distribution
Michel Zana
30, avenue Marceau 75008 Paris
Tél. : 01 44 43 46 00 – Fax : 01 47 23 08 02

Programmation et Promotion
Fleur Delourme
Tél. : 01 44 43 46 05 / 04
fleur@sddistribution.fr

www.sddistribution.fr

© Artwork : www.agence-mum.fr - Photographe affiche : Grégory Bordin

